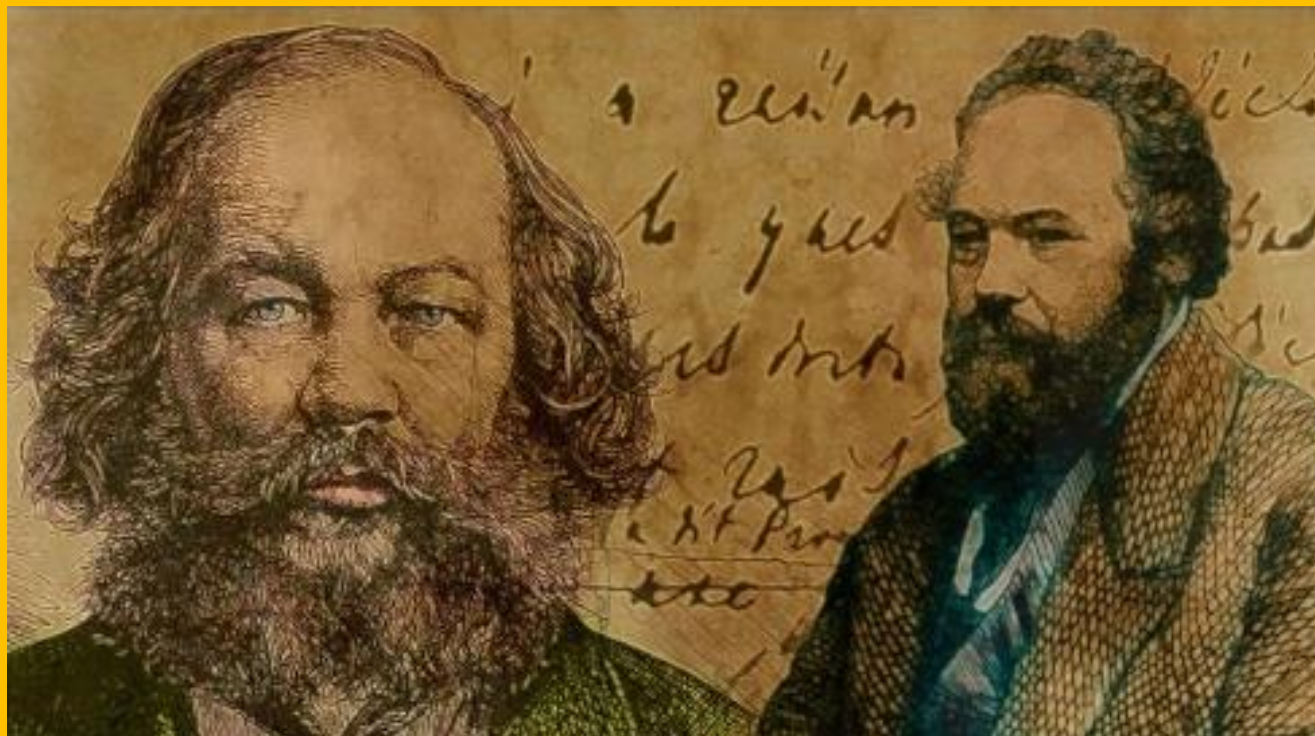


La Commune de Paris et la notion d'État



Mikhail Aleksandrovich Bakunin, 1871

Traduit de l'anglais par Résistance 71

Création originale au format PDF de JBL1960

Mai 2019



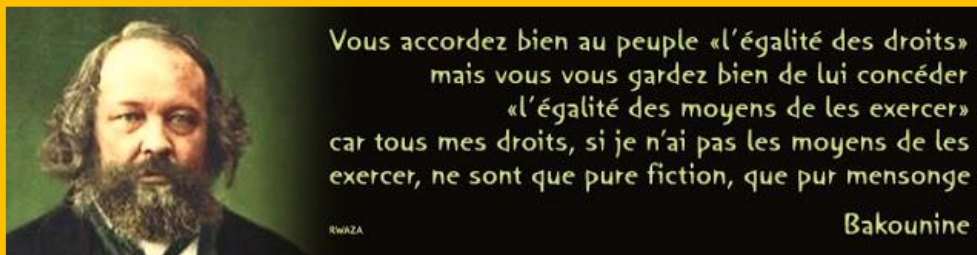
**Je suis un amant fanatique
de la liberté, la considérant
comme l'unique milieu au
sein duquel puissent se
développer et grandir
l'intelligence, la
dignité et le bonheur
des hommes**

- Mikhaïl Bakounine -

- МИХАИЛ БАКУНИН -

La Commune de Paris et la notion d'État

Mikhail Aleksandrovich Bakounin



1871

Alfred A. Knopf, New York, NY.

Traduit de l'anglais par Résistance 71 en mai 2019

Ce travail, comme toutes mes publications, qui de toute façon ne furent pas nombreuses, n'est qu'une excroissance d'évènements. Il est la continuation naturelle de mes "Lettres à un Français" (septembre 1870), dans lesquelles j'eus l'honneur, facile mais douloureux, de prévoir et de prédire les terribles calamités qui sont maintenant sur la France et sur le monde civilisé et pour lesquelles le seul remède est la révolution sociale.

Mon objectif maintenant est de prouver le besoin pour une telle révolution. Je vais analyser le développement historique de la société et de ce qui est en train de prendre forme en Europe maintenant sous nos yeux. Ainsi tous ceux qui ont soif de vérité peuvent l'accepter et ouvertement proclamer sans équivoque les principes philosophiques et les visées pratiques qui sont au cœur même de ce que nous appelons la révolution sociale.

Je sais que cette tâche que je m'impose n'est pas simple. On pourrait dire que je suis présomptueux si j'avais quelques motifs personnels à l'entreprendre. Je peux assurer le lecteur que je n'en ai aucun. Je ne suis ni un universitaire, ni un philosophe, ni même un écrivain professionnel. Je n'ai pas beaucoup écrit dans ma vie et n'ai jamais écrit pour tout dire, qu'en sorte de self-défense et seulement lorsqu'une conviction passionnée m'ait forcé à dépasser mon dégoût instinctif pour toute exhibition publique.

Qui suis-je donc et qu'est-ce qui m'a poussé à publier ce travail maintenant ? Je suis un chercheur passionné de la vérité et autant un ennemi juré des fictions vicieuses utilisées par le pouvoir et les autorités de l'ordre établi, ordre qui a tiré profit de toutes les infamies religieuses, métaphysiques, politiques, juridiques, économiques et sociales de tous les temps pour brutaliser et dominer, réduire le monde en esclavage. Je suis un amoureux fanatique de la liberté. Je la considère comme le seul environnement dans lequel peut s'épanouir et se développer l'intelligence et la dignité humaines. Je ne parle pas ici de cette liberté mesurée et distribuée par l'État, car ceci n'est qu'un mensonge persistant et n'est l'apanage que de quelques-uns, fondé sur l'asservissement de tous les autres.

Je ne veux pas non plus dire cette liberté individualiste, égoïste et frauduleuse prônée par l'école philosophique de Jean-Jacques Rousseau et toutes les autres écoles de la bourgeoisie libérale, qui considèrent les droits de tous, représentés par l'État, comme la limite du droit de chacun ; ceci se termine toujours inmanquablement par réduire à zéro les droits des individus. Non, je veux parler de la seule liberté digne de ce nom : celle qui implique le développement complet de toutes les capacités morales, matérielles et intellectuelles qui sont latentes en chacun de nous ; une liberté qui ne connaît d'autres restrictions que celles imposées par les lois de notre propre nature.

En conséquence, il n'y a aucune restriction à proprement parler, car ces lois ne nous sont pas imposées par un quelconque législateur se situant en ou en dehors ou au-dessus de nous-même. Ces lois sont subjectives, inhérentes à nous-mêmes, elles constituent l'essence même de notre être. Au lieu de chercher à les cadrer, nous devrions voir en elles la condition réelle et la cause effective de notre liberté, cette liberté de chaque Homme qui ne trouve pas la liberté d'une autre Homme comme sa frontière mais comme la confirmation de la vaste extension de la sienne ; la liberté par la solidarité et dans l'égalité.

Je veux dire la liberté triomphant de la force brutale et de ce qui a toujours été la véritable expression d'une telle force : le principe d'autorité. Je veux dire la liberté qui va pulvériser toutes les idoles et idolâtries sur terre et dans les cieux et qui construira ainsi un monde de solidarité sur les ruines de toutes les Églises et de tous les États.

Je suis un avocat convaincu de l'égalité économique et sociale parce que sans elle, liberté, justice, dignité humaine, moralité et le bien-être des individus ne resteront que mensonges avérés. Mais comme

je maintiens que la liberté est la condition première de l'humanité, je pense que l'égalité doit être établie dans le monde par l'organisation spontanée du travail et de la propriété collective par les associations libres de producteurs et par une fédération toute aussi spontanée des communes afin de remplacer l'État paternaliste.

C'est à ce point qu'une division fondamentale se produit entre les socialistes et les collectivistes révolutionnaires d'un côté et les communistes autoritaires d'État [marxistes] de l'autre. Leur but ultime est identique. Tous deux désirent créer un nouvel ordre social fondé sur l'organisation collective du travail, inévitablement imposée sur tous et sur chacun par la force naturelle des événements, sous des conditions d'égalité pour tous et ensuite sous la propriété collective des moyens de production.

La différence réside en ce que les communistes [marxistes] imaginent qu'ils pourront atteindre leur objectif par le développement et l'organisation du pouvoir social politique et non politique de la classe laborieuse et principalement le prolétariat urbain aidé par le radicalisme [**NdT** : ici dans le sens d'extrémisme] bourgeois. D'un autre côté, les socialistes révolutionnaires pensent qu'ils ne peuvent réussir que par le développement et l'organisation des pouvoirs non politiques et antipolitiques des classes laborieuses des villes et des campagnes, y compris avec les hommes de bonne volonté de la classe "supérieure", brisant avec leur passé et désirant les rejoindre dans l'application totale du programme révolutionnaire.

Cette divergence mène également à une différence de tactique. Les communistes [marxistes] pensent qu'il est nécessaire d'organiser la force des ouvriers afin de saisir le pouvoir politique représenté par l'État. Les socialistes révolutionnaires s'organisent afin de détruire ou, pour être plus poli, pour liquider l'État. Les marxistes sont les avocats du principe et de la pratique de l'autorité ; les socialistes révolutionnaires mettent tous leurs espoirs dans la liberté.

Tous deux favorisent de même la science, qui doit éliminer les superstitions et prendre la place de la foi religieuse. Les marxistes voudraient imposer la science par la force ; les socialistes révolutionnaires voudraient la propager de façon à ce que les groupes humains, une fois convaincus, s'organiseraient et se fédéreraient spontanément, librement, de manière horizontale, de leur plein accord et en adéquation avec leurs intérêts, ne suivant jamais un plan pré-arrangé imposé sur les masses jugées "ignorantes" par quelques "esprits supérieurs".

Les socialistes révolutionnaires pensent qu'il y a une bonne dose de bon sens pratique et de sagesse dans les aspirations instinctives et les besoins réels des masses, plus que dans l'intelligence docte et profonde de tous les docteurs, universitaires et guides de l'humanité, qui après tous ces échecs essaient toujours de rendre les Hommes heureux. Les socialistes révolutionnaires pensent également que l'humanité a obéi trop longtemps à être gouvernée ; que la cause des troubles n'est pas dans une forme particulière de gouvernement mais dans le principe même de gouvernement, quelle que soit la forme prise.

Finalement, il y a une contradiction bien connue entre le communisme [marxiste] développé scientifiquement par l'école allemande et accepté en partie par les Allemands et les Anglais, et le proudhonisme, grandement développé et embrassé par le prolétariat des pays latins. Le socialisme révolutionnaire vient juste de tenter sa première démonstration percutante avec la Commune de Paris.

Je suis un fervent supporteur de la Commune de Paris, qui malgré toutes les souffrances et répression sanglante qu'elle a subies aux mains de la réaction monarchique et cléricale, a grandi plus forte et plus puissante dans les cœurs et les esprits du prolétariat européen. Je suis avant tout son supporteur parce qu'elle fut une négation de l'état clairement et fortement formulée.

Il est très significatif que cette rébellion contre l'État ait eu lieu en France, qui a été le pays de la centralisation politique par excellence et que ce fut Paris, leader de la grande civilisation française, qui prit l'initiative de la Commune.

Paris, rejetant sa couronne et proclamant sa propre défaite afin de donner vie et liberté à la France, à l'Europe et au monde. Paris réaffirmant son leadership de pouvoir au monde entier, montrant à tous les peuples sous le joug de l'esclavage (y a-t-il des masses populaires qui ne sont pas réduites en esclavage ?), la seule voie vers l'émancipation et la santé [sociale] ; Paris infligeant un coup mortel aux traditions politiques de l'extrémisme bourgeois et donnant ainsi une base réelle au socialisme révolutionnaire contre les réactionnaires de France et d'Europe !

Paris drapée dans ses ruines sauvant par son désastre, l'honneur et le futur de la France et prouvant à l'humanité que si la vie, l'intelligence et la force morale ont quitté les classes dites

supérieures, elles ont été conservées en puissance et en promesses au sein du prolétariat !

Paris inaugurant la nouvelle ère d'émancipation complète et définitive des masses et leur véritable solidarité au travers des frontières étatiques ; Paris détruisant le nationalisme et érigeant l'humanité sur ses ruines ; Paris se proclamant humanitaire et athée, remplaçant les fictions divines avec les grandes réalités de la vie sociale et de la foi en la science, remplaçant les mensonges et les inégalités de l'ancienne moralité par les principes de liberté, de justice, d'égalité et de fraternité, ces bases fondamentales et éternelles de toute la moralité humaine !

Paris l'héroïque, la rationnelle, la confiante, qui confirme sa foi en l'humanité par sa propre chute, sa mort, la passant dans toute sa force aux générations futures ! Paris, noyée dans le sang de ses plus nobles enfants, l'humanité elle-même crucifiée par la réaction internationale européenne, sous l'inspiration directe de toutes les Églises chrétiennes et du grand-prêtre de l'iniquité, le pape. Mais la révolution internationale à venir, exprimant la solidarité des peuples, sera la résurrection de Paris.

Voici la véritable signification et les résultats si bénéfiques des deux mois qui ont compris la naissance et la mort de la mémorable Commune de Paris.

La Commune de Paris a duré bien trop peu de temps et son développement interne fut bien trop handicapé par la lutte mortelle engagée contre la réaction versaillaise pour ne lui permettre que de proclamer si pas mettre totalement en place, un programme socialiste. Nous devons aussi comprendre et admettre qu'un bon nombre de membres de la Commune n'étaient pas socialistes à proprement parler. S'ils paraissaient l'être, c'est parce qu'ils semblaient aspirés dans cette direction par l'irrésistible force des événements, la nature de la situation et les nécessités de leur position, plutôt que par leurs convictions et intérêts personnels.

Les socialistes furent une petite minorité, il n'y en avait qu'une quinzaine, le reste du leadership était jacobin, mais disons-le tout net, il y a jacobin et jacobin ; il y a les avocats jacobins, les doctrinaires, comme M. Gambetta dont le républicanisme positiviste, présomptueux, despotique et légaliste avait répudié la vieille foi révolutionnaire et qui avait livré le peuple de France aux Prussiens et plus tard, aux réactionnaires bourgeois nés du cru.

Il y a des jacobins qui sont franchement révolutionnaires, les héros, les derniers représentants sincères de la foi démocratique de 1793 ; capables de sacrifier à la fois leur unité et autorité bien armées plutôt que de faire succomber leur conscience à l'insolence de la réaction.

Ces jacobins magnanimes furent emmenés par Delescluze, une grande âme et un grand personnage et ils désiraient le triomphe de la révolution par-dessus tout et comme il n'y a pas de révolution sans les masses populaires et que celles-ci ont un certain penchant socialiste, les jacobins se laissèrent emmener dans le sens du socialisme et ce malgré eux.

Ceci fut précisément la situation dans laquelle se retrouvèrent les jacobins qui participèrent à la Commune de Paris. Delescluze et bon nombre avec lui, signèrent des programmes et des déclarations qui étaient fondamentalement socialistes par leur nature. Mais malgré toute leur bonne volonté, ils n'étaient socialistes que par la force des événements et non pas par convictions intimes personnelles. Ils manquèrent à la fois de temps et de volonté pour se débarrasser de leurs propres préjugés bourgeois qui étaient contraires à leur socialisme nouvellement acquis.

On peut bien le comprendre, coincé dans leur lutte interne, ils ne purent jamais aller au-delà de quelques généralités ni ne purent prendre ces mesures décisives qui auraient mis un terme à tout jamais à leur solidarité et contact avec le monde bourgeois.

Ce fut bien mauvaise nouvelle pour la Commune et ces hommes. Ils furent paralysés et ils paralysèrent la Commune. Pourtant, nous ne pouvons pas les blâmer. Les hommes ne se transforment pas en une nuit. Ils ne changent pas leurs habitudes et leurs natures à volonté. Ils prouvèrent leur sincérité en mourant pour la Commune. Qui oserait leur demander plus ?...

Ils ne sont pas plus à blâmer que le peuple de Paris, sous l'influence duquel ils pensèrent et agirent. Les gens étaient socialistes bien plus par instinct que par réflexion. Toutes leurs inspirations furent socialistes au plus haut degré, mais leurs idées ou plutôt leurs expressions traditionnelles, ne le furent pas. Le prolétariat des grandes villes de France et même celui de Paris, se raccroche toujours à bien des préjugés jacobins et à bien trop de concepts gouvernementaux et dictatoriaux. Le culte de l'autorité, le résultat fatal de l'éducation religieuse, cette source historique de tous les

maux, dépravations et servitude, n'ont pas été complètement éradiqués en eux.

Ceci est si vrai que même les enfants les plus intelligents du peuple, les socialistes les plus convaincus, ne se sont pas totalement libérés de ces idées. Si vous fouillez un peu dans leurs esprits, vous y trouverez ce jacobin, ce soutien invétéré du gouvernement, tapis dans un coin sombre, humble, tranquilisé mais pas encore mort.

Aussi, le petit groupe de socialistes convaincus qui participa à la Commune était dans une situation difficile. Alors qu'ils ressentait le manque de soutien des masses parisiennes et alors que l'organisation de l'Internationale, elle-même imparfaite, n'impliquait péniblement que quelques milliers de personnes, ils devaient lutter quotidiennement contre la majorité jacobine. En plein conflit, ils devaient fournir nourriture et travail pour des dizaines de milliers de travailleurs, les organiser, les armer et demeurer vigilants des actions des réactionnaires.

Le tout dans cette immense ville de Paris, assiégée [par les Prussiens], devant faire face à la menace de la famine et en proie à toutes les intrigues de l'ombre de la réaction, qui réussit à s'établir à Versailles, grâce à la bienveillance des Prussiens.

Ils durent mettre en place un gouvernement et une armée contre le gouvernement et l'armée de Versailles ; afin de combattre la réaction monarchiste (**NdT** : n'oublions pas qu'Adolphe Thiers, chef des Versaillais, était un monarchiste...) et cléricale ; ainsi ils durent s'organiser de manière jacobine, oubliant ou sacrifiant les conditions premières du socialisme révolutionnaire.

Dans cette situation des plus confuses, il aurait été naturel que les jacobins, la section la plus importante constituant la majorité de la Commune, qui possédait également un haut instinct politique, la tradition et la pratique de l'organisation gouvernementale, ait pu avoir l'avantage sur les socialistes. C'est en fait une surprise qu'ils ne poussèrent pas leur avantage plus avant, qu'ils ne donnèrent pas à l'insurrection de Paris un caractère bien plus jacobin et qu'ils se laissèrent en fait porter dans une révolution sociale.

Je sais que beaucoup de socialistes, très logiques dans leur théorie, blâment nos amis de Paris de ne pas avoir agi plus en socialistes dans leur pratique révolutionnaire. La meute aboyante de la presse bourgeoise d'un autre côté, les accuse d'avoir suivi leur programme

trop fidèlement. Oublions un moment les ignobles accusations de cette presse de bas étage.

Je veux attirer l'attention des plus stricts théoriciens de l'émancipation prolétarienne sur le fait qu'ils sont injustes avec nos frères parisiens, car il y a un grand fossé entre les théories les plus correctes et leur application pratique et ce fossé ne peut pas être comblé en quelques jours. Quiconque a eu le plaisir de rencontrer Varlin par exemple (pour ne mentionner qu'un homme dont la mort est certaine), sait que lui et ses amis furent guidés par des convictions socialistes profondes, passionnées et bien fondées.

Tous ceux qui les ont connus n'ont jamais mis en doute leur zèle, leur dévotion et leur bonne foi. C'est justement par leur bonne foi qu'ils furent emplis de doute devant l'énorme tâche à laquelle ils avaient dévoué leurs esprits et leurs vies ; ils se sous-estimaient ! Ils étaient convaincus que pour la révolution sociale, diamétralement opposée à une révolution politique, l'action individuelle devait être quasiment nulle, alors que l'action spontanée des masses devait être tout.

Tout ce que les individus peuvent faire est formuler, clarifier et propager des idées exprimant les désirs instinctifs des gens et contribuer à leur effort constant à l'organisation révolutionnaire des pouvoirs naturels des masses. Ceci et rien d'autre, tout le reste peut être accompli par le peuple lui-même, autrement on pourrait bien finir dans une dictature politique, la reconstitution d'un État avec ses privilèges, ses divisions, ses inégalités et ses oppressions ; en prenant ce chemin déviant mais inévitable, nous rétablirions l'esclavage politique, économique et social des masses.

Varlin et tous ses amis, comme tous les socialistes sincères et comme tous les travailleurs nés et élevés au sein du peuple, partageaient cette légitime suspicion envers l'activité continue d'un seul groupe d'individus et envers la domination exercée par de fortes personnalités et comme ils étaient par-dessus tout des gens à l'esprit juste, ils ont retourné cette suspicion contre eux-mêmes aussi bien que contre d'autres personnes.

Contrairement à la croyance des communistes autoritaires [marxistes], que je pense totalement fausse, qu'une révolution sociale se doit d'être déclarée et organisée soit par la dictature ou par une assemblée constituante émergeant d'une révolution politique, nos amis socialistes parisiens, pensaient qu'une révolution ne pouvait

pas être menée à son développement total si ce n'est par l'action spontanée et continue des masses, des groupes et des associations populaires.

Nos amis parisiens avaient mille fois raison. En fait, où est l'esprit aussi brillant soit-il, ou si on parle de dictature collective de quelques centaines d'esprits dits "supérieurs", où sont les intellects suffisamment puissants pour englober la multiplicité infinie et la diversité des véritables intérêts, des aspirations, des désirs et des besoins qui sont la somme de la volonté collective du peuple ?

L'État a toujours forcé la société à obéir, c'est à ce système d'organisation par la force que la révolution sociale doit mettre un terme en garantissant pleine liberté au peuple, aux groupes, aux communes, aux associations d'individus et aux individus, ceci en détruisant une fois pour toute la cause historique de toute cette violence, le pouvoir et de fait l'existence même de l'État.

Il emportera dans sa chute toutes les inégalités, les injustices de la loi et tous les mensonges des religions, car la loi et les religions n'ont jamais été que la consécration obligatoire, obligée, idéale et réelle, de toute la violence représentée, garantie et protégée par l'État.

Il est évident que la liberté ne sera jamais donnée à l'humanité et que les véritables intérêts de la société humaine, de tous les groupes, des associations locales et des individus qui constituent les différentes sociétés, ne seront jamais satisfaits tant qu'existera l'État. Il est évident que les soi-disant intérêts généraux de la société que l'État est supposé représenter et qui ne sont en réalité qu'une négation constante des véritables intérêts des régions, des communes, des associations et des individus par l'État, ne sont que de simples fictions, des abstractions, des mensonges.

L'État est comme un gigantesque abattoir ou un énorme cimetière où toutes les véritables aspirations, toutes les forces vives d'un pays entrent généreusement et joyeusement, dans l'ombre de cette abstraction, pour se laisser tuer et enterrer.

Et comme aucune abstraction n'existe par et pour elle-même, n'ayant ni jambes pour se tenir debout ni bras pour créer, ni d'estomac pour digérer la masse de victimes qu'on lui délivre, il est ainsi très clair que l'abstraction céleste ou religieuse, Dieu, représente les intérêts véritables d'une classe, le clergé, alors que sont complément terrestre, l'abstraction politique, l'État, représente les intérêts non

moins réels de la classe exploiteuse qui tend à absorber toute autre : la bourgeoisie.

Comme le clergé a toujours été diviseur et tend de nos jours à toujours plus diviser les humains entre une minorité riche et puissante et une majorité pauvre et dépossédée, de la même manière, la bourgeoisie avec ses organisations variées dans l'industrie, l'agriculture, le commerce et la banque aussi bien que dans les administrations financières, policières, judiciaires, éducatives et militaires de l'État, tout ceci tend à souder tout ceci en une oligarchie dominante d'un côté et de l'autre, une masse de créatures dépossédées et sans espoir, vivant dans une illusion perpétuelle, poussée constamment et irrémédiablement vers le prolétariat par la force tout aussi irrésistible du développement économique et qui n'est plus qu'un outil aveugle servant l'oligarchie.

L'abolition de l'Église et de l'État devrait être la toute première condition indispensable pour un véritable affranchissement de la société qui peut et doit se réorganiser non pas du sommet d'une pyramide vers le bas en accord avec un plan de gestion émis par quelques "sages" ou érudits, ni par des décrets pondus par un quelconque pouvoir dictatorial, ni même par une assemblée nationale élue au suffrage universel.

Un tel système, comme je l'ai déjà dit, mènerait inmanquablement à la création d'un nouvel État et en conséquence à la formation d'une nouvelle aristocratie du pouvoir, c'est à dire d'une classe de personne n'ayant plus rien de commun avec les masses. Bien sûr, cette classe exploiterait et soumettrait les masses à sa volonté sous le prétexte une fois de plus de servir le bien commun ou de servir l'État.

La future organisation sociale devrait partir de la base et être menée par les associations libres ou une fédération de travailleurs, commençant avec les associations, puis allant vers les communes, les régions, les nations et finalement culminant en une grande fédération planétaire et universelle. Ce ne sera qu'alors que s'établira un véritable ordre social de bien-être et de liberté, un ordre social qui, en rien restrictif, affirmera et réconciliera les intérêts des individus avec la société.

On dit que l'harmonie et la solidarité universelle des individus avec la société ne peuvent jamais être atteintes en pratique parce que leurs intérêts étant antagonistes, ne peuvent pas être réconciliés. À cette objection je réponds ceci : si ces intérêts ne sont jamais venus en

accord mutuel, c'est parce que l'État a sacrifié les intérêts de la majorité pour le bénéfice d'une minorité privilégiée.

C'est pourquoi cette célèbre incompatibilité, ce conflit d'intérêts personnels avec ceux de la société n'est qu'une fraude, un mensonge politique, né du mensonge théologique qui inventa cette doctrine du péché originel afin de déshonorer l'humain et de détruire son amour-propre. La même fausse idée concernant les intérêts soi-disant irréconciliables fut aussi façonnée par les rêves et illusions métaphysiques, qui, nous le savons, sont cousins de la théologie.

La métaphysique échouant à reconnaître le caractère social de la nature humaine, a vu la société comme un conglomerat mécanique et purement artificiel d'individus, soudainement regroupés au nom d'une puissance supérieure formelle et secrète, librement ou sous son influence. Avant de s'unir en société, ces individus, attribués d'une espèce d'âme immortelle, jouissaient d'une liberté complète selon les métaphysiciens.

Nous sommes convaincus que toute la richesse intellectuelle, morale, matérielle et d'indépendance apparente de l'Homme, est le produit de sa vie en société. Hors de la société non seulement ne serait-il pas libre, mais il ne pourrait pas devenir véritablement humain, un être conscient de lui-même, le seul être capable de penser et de parler. Seule la combinaison de l'intelligence et du travail collectif a été capable de sortir l'humain de l'état sauvage et brutal de son origine, ou plutôt du point de départ de son développement.

Nous sommes profondément convaincus que la vie entière des hommes et des femmes, leurs intérêts, leurs tendances, leurs besoins, leurs illusions et même leurs stupidités, ainsi que toute violence, injustice et ce qui semble être une activité volontaire, ne représentent que le résultat de forces sociétales inévitables. Les gens ne peuvent pas rejeter l'idée d'indépendance mutuelle, ni ne peuvent nier l'influence réciproque et l'uniformité qu'exhibent les manifestations de la nature externe.

Dans la Nature, cette merveilleuse corrélation et l'interdépendance des phénomènes ne se produit pas sans lutte. Au contraire, l'harmonie des forces de la nature n'apparaît que comme le résultat d'une lutte continue, qui est la véritable condition de la vie et du mouvement. Dans la nature, tout comme dans la société, l'ordre sans lutte est synonyme de mort.

Si l'ordre est naturel et possible dans l'univers, c'est parce que celui-ci n'est pas gouverné par une sorte de système pré-imaginé imposé par une volonté suprême. L'hypothèse théologique de la législation divine mène à une absurdité évidente : à la négation non seulement de l'ordre mais de la Nature elle-même. La loi naturelle est réelle seulement en ce qu'elle est inhérente à la Nature ; c'est à dire qu'elle n'est pas établie par une autorité quelconque.

Ces lois ne sont que les simples manifestations, ou plutôt les variations continues des uniformités constituant ce qu'on appelle "la nature". L'intelligence humaine et sa science les ont observées, les ont éprouvées expérimentalement, les ont assemblées en un système et les ont appelées "lois" ; mais la nature ne connaît pas de lois.

Elle agit sans conscience ; elle se représente elle-même dans la variété infinie des phénomènes qui apparaissent et se répètent inévitablement. Cette inévitabilité d'action est la raison de l'existence de cet ordre universel et pourquoi il peut exister.

Un tel ordre apparaît également dans la société humaine qui semble avoir évolué de manière antinaturelle mais qui est en fait déterminée par les besoins naturels des animaux et sa capacité de penser qui ont contribué à un élément spécial de son développement, un élément complètement naturel dans le sens où les humains, comme tout ce qui existe, représentent le produit matériel de l'union et de l'action des forces naturelles.

Cet élément spécial est la raison, la capacité de généralisation et d'abstraction, grâce à laquelle l'humain est capable de se projeter dans ses pensées, s'observant et s'examinant lui-même comme un objet bizarre et éternel. En s'élevant au-dessus de lui-même, il atteint la représentation de l'abstraction parfaite, celle du vide absolu.

Et cet absolu n'est rien d'autre que sa capacité d'abstraction, qui dédaigne tout ce qui existe et trouve qu'elle repose sur l'accomplissement de la négation complète. Ceci est l'ultime limite de la plus haute abstraction de l'esprit, ce rien, ce vide absolu est Dieu.

C'est le sens et la fondation historique de toute doctrine théologique. Comme ils n'ont pas compris la nature et les causes matérielles de leur propre pensée, et qu'ils n'ont même pas pu concevoir les conditions des lois naturelles sous-jacentes à une telle pensée, ces premiers Hommes et ces premières sociétés n'avaient pas la moindre

suspicion que leurs notions absolues n'étaient que le résultat de leur propre capacité à formuler des idées abstraites.

C'est pourquoi ils virent ces idées, tirées de la nature, comme des objets réels, à côté desquels la nature elle-même cessait de représenter quelque chose. Ils commencèrent à vénérer leurs fictions, leurs notions improbables de l'absolu et commencèrent à les honorer. Mais comme ils éprouvèrent le besoin de donner une forme concrète à l'idée de vide ou de dieu, ils créèrent le concept de divinité et, plus avant, lui donnèrent toutes les qualités et les pouvoirs, bons et mauvais, qu'ils trouvaient dans la nature et dans la société.

Ainsi fut l'origine du développement historique des religions, de toutes les religions, partant du simple fétichisme jusqu'au christianisme.

Il n'est pas de notre intention d'étudier l'histoire des absurdités religieuses, théologiques et métaphysiques ou de discuter la procession de toutes ces incarnations et visions divines créées par des siècles de barbarie. Nous savons tous que la superstition a amené le désastre, ainsi que des rivières de sang et de larmes.

Toutes ces aberrations révoltantes de la pauvre humanité furent des étapes historiques inévitables dans la croissance et l'évolution des organisations sociales. Ces aberrations ont engendré la fatale idée qui a dominé l'imagination humaine, que l'univers était gouverné par une puissance et une volonté surnaturelle. Des siècles ont passé et les sociétés se sont habituées à cette idée si fortement qu'elles ont finalement détruit tout désir de progrès en leur sein.

La soif de pouvoir des quelques individus originels et quelques classes sociales plus tard, a établi l'esclavage et la conquête comme principe dominant et implanté cette terrible idée de la divinité au cœur même de la société humaine. Dès lors, aucune société ne fut vue comme faisable sans ces deux institutions de l'Église et de l'État, comme base de construction. Ces deux fléaux sociaux sont défendus par tous les apologistes doctrinaires.

Dès que ces deux institutions sont apparues dans le monde, deux classes dirigeantes, celles des prêtres et des aristocrates, se sont rapidement organisées et n'ont pas perdu de temps pour endoctriner les masses réduites en esclavage avec cette idée d'utilité, d'inéluctabilité et de sacré de l'Église et de l'État.

Michel Bakounine sur R71 :

La liberté est indivisible : on ne peut en retrancher une partie sans la tuer toute entière.

<https://resistance71.wordpress.com/2017/07/21/vision-politique-quelques-considerations-sur-la-loi-naturelle-michel-bakounine/>

Dieu et l'État, nouvelle version PDF, Mars 2018

Le principe de l'État :

<https://resistance71.wordpress.com/2016/09/07/comprendre-les-rouages-de-notre-esclavage-pour-briser-nos-chaines-le-principe-de-letat-texte-inedit-de-bakounine/>



Michel Bakounine sur JBL1960BLOG ;

Système du monde - Considérations sur la loi naturelle par Michel Bakounine {1870}